

LA GRANDE ILLUSION

Drame de Jean Renoir

Encore un film sur la grande guerre ? Non, sur les prisonniers de guerre ou du moins sur l'odyssée d'une poignée d'entre eux. Une œuvre intelligente, intéressante, sans éclatements d'obus, rafales fumantes, râles de moribonds, une réalisation patriotique, humaine, mais dont on sent un peu trop l'inspiration politique.

Décrochés et faits prisonniers par von Rauffenstein, chef d'une escadrille allemande, le capitaine de Boeldieu et le lieutenant Maréchal, traités avec la plus grande courtoisie par leur vainqueur, sont évacués dans un camp de concentration. Ils retrouvent des compatriotes de conditions différentes et se mettent à épouser leurs passe-temps : le jour, on monte une revue parisienne ; la nuit, on creuse un souterrain. Une prison, n'est-ce pas fait pour qu'on s'en évade.

Douaumont vient d'être pris. On donne tout de même la représentation avec les Anglais déguisés en girls, mais tandis que la vedette amorce son tour de chant, éclate une bonne nouvelle dans les coulisses : les Français ont à nouveau Douaumont. Alors, sans se concerter, tous les acteurs d'occasion se mettent à hurler la « Marseillaise ».

Conclusion immédiate : plusieurs jours de cachot. Puis les compagnons se retrouvent dans la chambre, reprennent leur travail de ras. Le jour même où ils pourrissent la grande aventure, ils sont transférés dans un autre camp.

Nous retrouvons de Boeldieu, Maréchal et Rosenthal, dans une citadelle du Wurtemberg, commandée par un von Rauffenstein très endommagé par de multiples blessures. Seul son désir de servir le tient à un poste de garde-chiourme de fonctionnaire. Les Français ont été conduits dans ce vieux château-fort d'où il paraît impossible de pouvoir sortir sans autorisation, parce qu'ils ont à leur actif des tentatives d'évasion



En haut : Dita PARLO

En bas : Pierre FRESNAY, Jean GABIN et VON STROHEIM

aussi nombreuses que variées dans les moyens. Pourtant, Maréchal et Rosenthal parviennent à s'enfuir, grâce à leur esprit de suite et au dévouement de Boeldieu qui, pendant les minutes critiques, attire sur lui l'attention de toutes les sentinelles. Il paie même de sa mort un hérosisme frondeur.

Les fugitifs souffrent du froid, de la faim, de l'inquiétude et marchent vers la Suisse. Une halte reposante est offerte par une jeune paysanne. Elle a perdu à la guerre mari et parents, mais sensible à la souffrance d'autrui, se montre secourable aux Français, les héberge, les reconforte. Puis ils ont la chance d'atteindre la frontière sans encombre.

Dans tout cela, quelle est-elle cette « grande illusion » ? Celle des soldats qui espèrent toujours pouvoir s'échapper et rentrer en France ou apprendre dans les huit jours que la guerre est terminée ? Celle de ces officiers de carrière qui croient en leurs responsabilités, fignolent la coquetterie d'une mort sans étendard et de la manière en toutes choses ? Est-elle celle de cette femme assidue qui, pendant quelques jours, a entendu un pas d'homme dans la maison ?

Chacun y répondra avec sa pensée. Lorsque l'idée est simplement suscitée par l'image, il n'y a rien à redire. Elle n'est en général que délicatesse et

poésie, comme dans la scène où le commandant von Rauffenstein, qui a perdu ses illusions, tranche l'unique fleur poussée dans le royaume des orties et du lierre. Mais, développée par le dialogue, tout en échappant à la loi du cinéma pur, elle alimente des discours souvent tendancieux.

Il est toujours facile, en 1937, de faire prédire l'avenir à des hommes sages parés en 1915 ou 16. Le capitaine de Boeldieu confesse en quelque sorte que des Saint-Cyriens, point n'en faudra plus dans les années futures, car ils deviendront utiles et que la parole sera aux Maréchal, aux Rosenthal, braves ouvriers, ou juifs, fils de réfugiés naturalisés et enrichis. Parait-il aussi que pour un homme du peuple, c'est terrible de mourir à la guerre, mais pour un Boeldieu, c'est une fin réclamée. Voilà ce que l'on fait dire à un officier français, il y a 20 ans, amoureux du panache et riche de vie intérieure, à un officier allemand également courtois et humain mais dont la sympathie va plutôt à un aristocrate, à un ancien habitué de chez « Maxim's » qu'à un Maréchal ou à un Rosenthal.

Quant à Maréchal, il est le brave type par excellence, le héros de premier plan. Il ne sera jamais libre avec de Boeldieu, ne le comprendra jamais parfaitement, car il lui dit « vous », n'en revient pas quand il apprend que ce « vous » est aussi employé avec M^{me} de Boeldieu

mère et femme, place la camaraderie avant l'héroïsme, sent la pitié lui monter au cœur en face de toutes misères, ne faillit pas au devoir.

Il était peut-être inutile de réclamer insister sur la glorification des juifs. Ceux qui leur prêtent des mérites n'en avaient pas besoin et les autres ne s'en mettront pas à leur charge.

Tout le monde sait que, pendant la guerre, on a expédié aux soldats des choses inutiles comme ces fameux passe-montagnes qui leur étaient interdits. Mais était-il nécessaire de souligner une révolte chez les prisonniers russes et un autochêne, car, au lieu de leur envoyer des vivres, la tzarine leur avait adressé, ornée de son chiffre, une caisse de livres ? N'est-il pas excessif de montrer tous les prisonniers, officiers anglais, avec des raquettes de tennis ? J'ai regretté un certain parti pris dans le choix des personnages et de leurs discours, car la facture de ce film est mûre, la réalisation intelligente. Les Allemands s'expriment dans leur langue, les Français dans la leur. Il a été fait un emploi judicieux des sous-titres.

Pierre Fresnay, Jean Gabin, Eric von Stroheim sont à féliciter. Dita Parlo introduit dans cette histoire d'hommes un souffle de tendresse féminine et de mansuétude.

Un film va être tourné pour la commémoration du cinquantième anniversaire de la statue de la liberté

Le 28 octobre 1886 était inaugurée, dans la rade de New-York la statue colossale de la « Liberté éclairant le monde ». Elle était l'œuvre d'un Français de Colmar, F. A. Bartholdi, qui partageait avec plusieurs de ses contemporains le goût des gigantesques entreprises artistiques. La déesse de la Liberté devait incarner un idéal humain, symboliser l'union franco-américaine, rappeler les services jadis rendus par Lafayette et Rochambeau, jeter au vier monde l'appel du nouveau et resserrer des liens amicaux.

C'est au lendemain de 1870 que le sculpteur colmarin s'attacha avec enthousiasme à la réalisation de son projet. Il eut de longues années de luttes insupportables et l'érection du monument fut enfin rendue possible grâce à une souscription ouverte simultanément en France et aux Etats-Unis.

Le film qu'une firme française va tourner s'attachera à faire revivre la figure de Bartholdi humoriste, patriote, enthousiaste. On le verra entreprendre les démarches les plus imaginables, soutenu par sa ténacité et son ingéniosité. On nous présentera ses trois passions : l'Alsace, la Liberté, bien entendu, et Jeanne. Cette dernière, la moins connue, fut son aventure romanesque, la femme qui donna son visage à la statue new-yorkaise.

On nous fera naître sa vocation pièce de la Bastille par une nuit où « ça allait mal » et on finira sur le rêve suprême de sa vie : sa province natale redevenue française. Il mourut neuf ans avant la guerre et cette joie de voir nos soldats rentrer à Colmar lui fut refusée. On clôturera tout de même le film par cet événement. Les troupes participeront aux prises de vues et certaines rues de

sa ville seront à nouveau décorées comme en 1918.

Le choix des artistes n'est pas encore tout à fait au point, bien que la réalisation doive commencer fin juin, car le grand souci des techniciens est de désigner des interprètes dont le physique et la personnalité puissent, avec probabilité, s'adapter au scénario.

Celui-ci évoque simultanément le maître-travailleur et l'histoire de la France entre 1845 et 1918. Il a été rédigé d'après l'œuvre d'un auteur dramatique alsacien, « Bartholdi et son vigneron », et porte la signature Georges-André Coquel.

Jean Kemm, le metteur en scène du « Juif polonais », film sur l'Alsace, auquel on n'a pas ménagé les éloges, assurera la direction de « La Liberté ».

LA PAGE DU CINÉMA

L'entrepreneur Monsieur Petrov

Comédie de Mark SANDRICH

Quand on est un apôtre de la danse classique, on ne peut songer à conserver un nom aussi anglo-saxon que « Peters P. Peters ». Alors on devient simplement Petrov, le grand Petrov. Pour la foule, ça fait bien, et sur les affiches également. Du moment que l'on n'est pas spécialisé dans le « swing », il faut évoquer les ballets russes.

A propos de « swing », ouvrons une parenthèse. Les actualités documentaires appelées « Marche du temps » viennent de nous faire l'histoire de la musique qui apprivoise les foules depuis 20 ans. Elles nous ont appris une fois encore qu'il est bas tout est recommencé et que le « swing » est le nouveau nom du « jazz », lequel n'était devenu nom commun qu'après les imitations américaines et internationales d'un malheureux orchestre de la Nouvelle-Orléans « Le Dixieland Jazz Band ». Comme pour l'œuf de Christophe Colomb, ce sont les Dixieland qui y avaient pensé les premiers.

Quand la mode du jazz sembla fléchir en faveur de la valse rajeunie par le centenaire du romantisme, quand les gens paisibles insistèrent pour le blues et le tango, on lança le « swing », non pas une sorte de coup de poing, mais le rythme débaptisé du charleston et du shimmy. Le dernier cri est de ne pas danser mais de l'écouter. Dans les dancing, on a mis des tables sur les pistes. Les sujets sensibles claquent en cadence les verres sur les soucoupes, ce qui est souvent d'un heureux effet pour le tenancier.

Oeil posé, arrivons-en à Linda Kenne, danseuse américaine de « swing », de « hot », comme vous voudrez. Son charme est si grand que tous ses partenaires prennent leurs rôles au sérieux. Ces hommages inopportuns la fatiguent et elle décide de quitter Paris, de rentrer à New-York et d'épouser Jim Montgomery, qui l'en a prié.

Eile rencontre Petrov d'abord chez elle où il ne lui fait pas du tout la cour, puis sur le bateau où il l'a suivie. Il travaille à sa conquête. Elle est fière mais déjà consentante. On fait courir le bruit qu'ils sont mariés, la presse publie même une photo représentant Linda en train de veiller sur le sommeil de Petrov. En réalité, elle a été prise avec une poupée de cire. Lancée dans l'engrenage, les jeunes gens sont obligés de se marier pour de bon, du reste ils ne désirent que cela et aillent avec agrément la danse classique à la danse moderne.



Ginger ROGERS

Ce topo ne peut donner aucune idée du charme encloué dans cette histoire. Fred Astaire se révèle la digne émule de Serge Lifar et même dans les claquettes et les figures modernes accuse encore plus d'expression et d'humour que par le passé. Un de ses numéros avec Ginger Rogers est réglé sur patins à roulettes. Enfin, Harriet Hoctor, une danseuse de pointes, mêle sa gracieuse technique à celles du célèbre duo. Un grand effort a été réalisé pour nous donner une impression neuve.

L'irrésistible Everett Horton, en l'improvisant Fred Astaire, a trouvé un rôle comique auquel on ne résiste pas. On compte dans cette production six nouveaux numéros qui, pour les spectateurs, sont la joie combinée de leurs yeux et de leurs oreilles et qui feront la fortune des marchands de disques.

Ils étaient destinés à être vedettes

Vous voudriez être artistes de théâtre ou de cinéma, dites-vous ? Eh bien, sachez-vous que la plupart des vedettes d'Hollywood n'avaient jamais envisagé cette carrière qui vous semble si enviable ? Beaucoup d'entre elles se préparaient à une tout autre profession et ce n'est qu'au hasard, à un concours de circonstances, qu'elles doivent leur célébrité.

Evidemment, toute règle a son exception. Dans ce cas-ci, c'est Joan Crawford. Joan, tout enfant, ne rêvait que de théâtre. Son jeu favori consistait à organiser des représentations avec les enfants du voisinage ; elle était la vedette et était soigneusement vêtue de vieux rideaux de dentelle et de plumes enlevées aux chapeaux de sa mère.

Par contre, Myrna Loy n'avait jamais pensé à affronter le feu de la rampe ou des « sunlights ». Si Hollywood ne l'avait pas « découverte », elle serait peut-être devenue célèbre comme sculpteur. C'était là son rêve à elle.

Et pouvez-vous imaginer Virginia Bruce en infirmière ? C'était pourtant le métier que la blonde actrice aurait choisi si sa famille n'était venue habiter à Hollywood, où sous l'ordinaire beauté ne resta pas longtemps insoupçonné des producteurs de cinéma.

Elizabeth Allan, la touchante interprète de « David Copperfield » et de « Le Marquis de Saint-Evremond », se destinait à l'enseignement, quand un impresario la vit dans une représentation d'amateurs. A partir de ce jour, les livres de classes furent remplacés par des pièces de théâtre et des scénarii de films.

Aux yeux de Clark Gable, la vie idéale est celle de globe-trotter. Son ambition a toujours été de parcourir le monde et il l'espère bien voir un jour la réalisation de son rêve.

Si ce n'était pour son frère Ralph, Frank Morgan serait aujourd'hui, soit un homme d'affaires, soit le propriétaire d'un ranch dans l'Ouest, et cet admirable comique ne nous aurait jamais amusés. Mais Ralph avait fort bien réussi sur Broadway et il fit tant et si bien que son frère choisit à son tour la carrière d'acteur.

Deux jeunes premiers de l'écran seraient peut-être devenus auteurs maintenant s'ils n'étaient devenus acteurs. Nous avons mentionné Robert Montgomery et Nelson Eddy. Montgomery, il est vrai, n'a pas renoncé complètement à cette vocation ; il écrit à ses moments de loisir et plusieurs de ses nouvelles ont été publiées en Amérique. Quant à Nelson Eddy, il était journaliste à Philadelphie et le chant n'était qu'un passe-temps pour lui à cette époque. *Jeanne Roudot*

Hula, fille de la brousse Troika sur la piste blanche

« Hula, fille de la brousse » est un film d'aventures conventionnelles mais cométiées avec une telle richesse d'effets spectaculaires qu'on en oublie l'ingénuité du thème.

C'est, en quelque sorte, l'histoire d'une Tarzane, mais le doit dire qu'on présente du jeune et bel explorateur américain, Christian Powell, elle se civilise plus rapidement que Tarzan, face à face avec Maureen O Sullivan !

Cette Hula est la seule survivante d'un village malais détruit quinze ans auparavant par une troupe d'éléphants furieux. Elle a grandi avec les bêtes de la jungle. Un bébé tigre est devenu le compagnon de ses jeux, puis de ses flâneries. Les Malais des environs ne s'expliquent pas autrement que par un effet de sorcellerie ces éclats de rire qui, dans le lointain, accompagnent souvent les rugissements des fauves. Le docteur Christian Powell veut en avoir le cœur net et organise une expédition.

La réponse à son impudence ne tarde pas. Dévorée par la jalousie, Eva persuade les indigènes qu'Hula est une dangereuse sorcière. La bagarre commence. Hula et Christian sont faits prisonniers et vont peut-être mourir suppliciés. Elle appelle à son secours le tigre fameux mais il est tué. Christian envoie « ad patres » le chef malais, mais c'est peu de chose, car il a une cohorte derrière lui. Alors, renouvelant l'exploit de Tarzan, qui, en claironnant un bizarre appel, transforme ses éléphants en tanks, Hula rassemble des milliers de singes. Sous la conduite d'un chimpanzé, l'armée s'organise, livre une bataille en règle, s'abat sur les plus méchants et met les autres en déroute.

Qui se retrouve seule et pourlée de remords ? Eva, jurant, mais un peu tard, qu'on ne la reprendra plus et qu'avec son prochain fiancé elle se garderait bien des explorations.

La Malaisie s'est montrée à Christian

Les salles de cinéma sont probablement les derniers marchés d'illusions. L'hiver on y est plongé dans une moiteur qui évoque les beaux jours ; l'été, d'ingénieux dispositifs font passer sur nos épaules des courants d'air échappés du pôle ou d'un frigidaire. Avec des chaussures et des bas de pantalons croqués, on « visionne » des spectacles tropicaux ou tout au moins ensoleillés et fleuris et les extrémités grises de poussière, ce sont au contraire les sombres drames hivernaux que nous voyons se dérouler. Mais en tous temps, en toutes saisons, à peine sensible au film, s'il n'est pas strictement sentimental, les amoureux y passent de tendres heures à suivre leurs rêves, offrant aux voisins de derrière l'écran opaque de leurs têtes rapprochées.

« Troika sur la piste blanche » apparaît comme il se doit aux productions hivernales qui sortent léchées et pour se plier à la mode de la saison, relève de l'espionnage et du trafic d'armes.

Les Polonais sont sensés avoir refusé des armes aux Chinois. Un plan d'avion les intéresse. Ils le font dérober la nuit

meurt d'un accident de troïka. Et le film ne se termine pas sur un baiser mais sur le tableau d'un père et d'une fille en deuil qui, sans mot dire, louent la justice divine.

Dans le cinéma français, on ne sait pas fabriquer oriental et les Chinois qu'on nous montre semblent sortir de boîtes pour effrayer les petits enfants. Il y a autre chose qui laisse souvent à désirer : la maquette. Ainsi, pour « Marthe Richard », qui a remarqué ce sous-marin ressemblant à un jouet dans une baignoire ?

Dans mon premier livre d'Allemagne, j'avais pour illustrer le poème de la Lorelei le dessin schématisé d'un burg juché sur un rocher. J'ai cru le revoir au bout de cette piste blanche faite, celle-là, en neige authentique et sur laquelle se déroule le clou du film, une impressionnante poursuite en troïka.

Les intérieurs de ce château si ridiculement poé dans l'espace sentent le luxe et le mystère. Madame est conventionnellement espionnée par des domestiques suspects à la solde de Monsieur ; les scènes éclatent nombreuses, on y



Dorothy LAMOUR

Bientôt abandonné par ses porteurs, il devient la proie d'un énorme félin et met la vie saute qu'à un ordre mystérieusement jallé des fourrés.

Le jeune homme, assez gravement blessé, est relevé et soigné par une fille superbe. Bien que sauvage, elle a le sens de la civilité. Elle le garde auprès d'elle pendant toute la saison des pluies et, pour ses débuts, possède déjà si bien son métier de femme qu'il ne veut plus la quitter. Il l'emène au campement des siens depuis longtemps faits à l'idée de sa mort et s'étonne de ce qu'Eva, sa fiancée, prenne quelque ombre à cette tendre présence féminine.

Powell sous un jour trop merveilleux pour qu'il songe un instant à lui préférer l'Amérique. D'un autre côté, Hula Powell, malgré son charme certain et ses dispositions à la civilisation, doit, pour garder son originalité, respirer un air proche de la jungle et dorloter sa progéniture avec celle des félins.

L'héroïne est incarnée par une belle jeune fille, Dorothy Lamour, qui chante divinement. A l'intérêt suscité par des bêtes en déroute qui rappellent les meilleurs passages de « Chang », il serait injuste de ne pas joindre celui des mélodés.

C'est là un excellent film populaire.



Jean MURAT et Jany HOLT

de Noël dans le tiroir d'un colonel qui réveille chez sa fille. Ruinée par un premier mari, elle a épousé, parce qu'il est riche, un hématologue. Le ménage et l'enfant du premier lit habitent non loin de la frontière un château isolé. C'est là que le colonel apprend la nouvelle du vol et la jeune femme, la source des revenus de son mari. Il est comme par hasard le chef de cette organisation qui vient de jouer un tour si regrettable à son père.

Elle veut fuir et le livrer, mais le sort de son fils l'en empêche. Du reste, elle n'a pas le choix. L'enfant lui est enlevé et ne lui sera rendu que si elle porte elle-même à destination le document. Elle remplit sa mission avec un officier polonais blessé et soigné au château, mais l'enveloppe qu'elle remet aux Chinois ne contient que des faux. Seulement, elle crie trop tôt sa victoire et la présence des plans authentiques derrière un tableau. Son mari s'en empare et file sur la piste blanche pour rejoindre le rendez-vous céleste. Comme il se doit, pour suivi par le jeune officier, il commet des imprudences. Si Madame son jeu au modèle choisi.

est une pauvre petite chose en train de pleurer en grande robe noire sur l'ours blanc de la chambre d'enfant, on ne saurait trop la plaindre. Car on n'épouse pas un monsieur parce qu'il est riche et sans rien savoir de lui. De même, cet homme, qui acquiert le luxe par une femme qu'il admire, rachète-t-il un peu ses ignominies par un aveu touchant et par sa mort. Comme cela tout est pour le mieux. Les réactions du public ne peuvent être extrémistes d'autant plus que l'idylle avec le capitaine ne dépasse pas les bornes de l'entraide amicale et patriotique.

Jean Murat est comme toujours sympathique et franc. Il est le type d'homme sûr, séduisant. Charles Vanel, traité par amour caché, sait se romager des excuses et rester naturel.

Enfin, Jany Holt apporte une contribution très « diétrisante ». Blonde au visage mince comme sa silhouette, elle promène sous les ogives de ce château, que l'on imagine glacial, des toilettes qui l'apparentent encore davantage que son jeu au modèle choisi.